

La revue des mondes imaginaires

# LE FROST

N°80



STEPHEN KING : LA PART DES TÉNÉBRES...

# Sommaire

## ► Interstyles

- Mauvaise herbe ..... 6  
Stephen KING
- Chaussures de course ..... 20  
Ken LIU
- La Reine pêcheuse ..... 28  
Alyssa WONG
- La Nuit du tigre ..... 44  
Stephen KING

## ► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers ..... 60
- Le coin des revues,  
*par Thomas Day* ..... 92
- Paroles de Libraire :  
Anne Chauvel : librairie Mollat,  
*par Erwann Perchoc* ..... 96
- AU TRAVERS DU PRISME : STEPHEN KING
- Détours sombres,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 100
- La vraie place de Stephen King,  
*par Grégory Drake* ..... 110
- Hantise et guérison : figures de l'écrivain chez Stephen King,  
*par Mélanie Fazi* ..... 118
- Le roi et l'enfant,  
*par Grégory Drake et Olivier Legendre* ..... 124
- Carrie ou la marque du sang,  
*par Mélanie Fazi* ..... 128
- Sur Stephen King,  
*par Robert Charles Wilson* ..... 131
- Le cycle de la Tour Sombre,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 132
- Stephen King et la forme courte,  
*par Thomas Day* ..... 136
- Bienvenue à Castle Rock,  
*par Xavier Mauméjean* ..... 146
- Dans les couloirs de l'Overlook :  
un guide de lecture au cœur des ténèbres ..... 150
- Bibliographie des œuvres de Stephen King,  
*par Alain Sprauel* ..... 167
- SCIENTIFICTION
- Entre science et fiction : demain les animaux du futur  
*par J.-Sébastien Steyer et Marc Boulay* ..... 178
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,  
*par Org* ..... 186
- Dans les poches,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 190

# Editorial

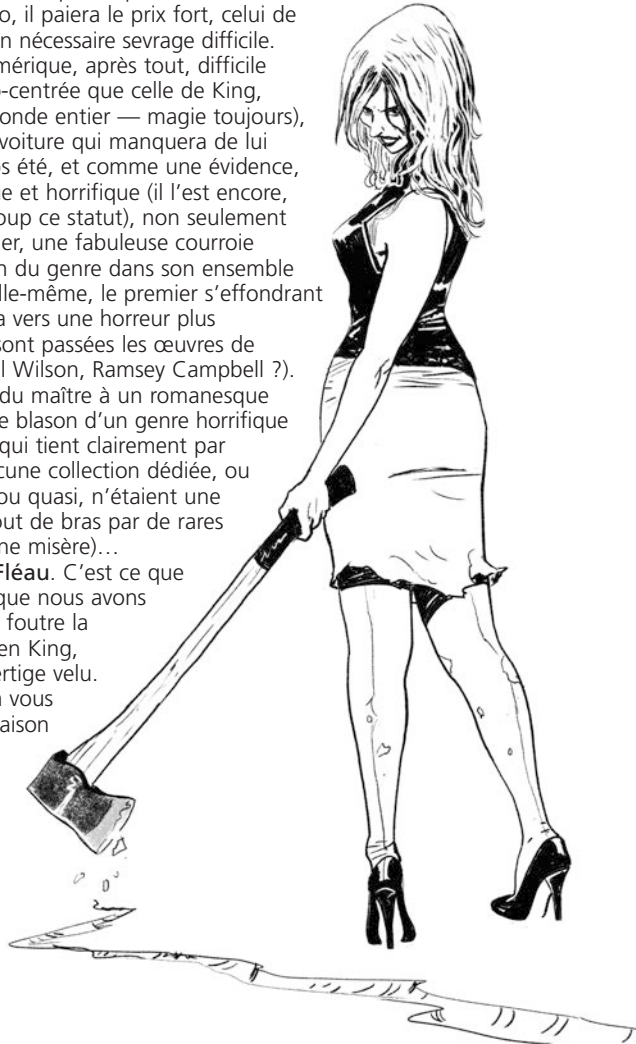
.....

« **Et puis, vous savez,** j'espère que vous allez bien vous amuser avec ce bouquin. Lisez-le par bribes ou dévorez-le de la première à la dernière page, mais amusez-vous bien. C'est pour ça que je l'ai écrit. Comme j'ai écrit mes romans. » (Stephen King, dans son introduction à **Anatomie de l'horreur**, traduit par Jean-Daniel Brèque.) Il sera plusieurs fois question, au sein du dossier développé dans le présent *Bifrost*, de la « magie » de Stephen King. Ce truc impalpable qui fait qu'on éprouve un étrange sentiment d'exaltation, un douillet bien-être quelques secondes avant d'ouvrir l'un de ses bouquins, quand bien même on en a lu quantité, quand bien même il nous est arrivé d'être déçu, agacé parfois. C'est là l'essence de la magie qui nous occupe, ce frisson anticipatoire qui nous gagne au moment où, calé sous notre couette, assis dans notre fauteuil préféré ou bousculé dans la rame d'un métro bondé, on s'apprête à plonger dans un nouveau pavé signé King... Une excitation toute simple, en définitive, impatience mâtinée d'un soupçon d'inquiétude — et néanmoins peu commune. Car après tout, rares sont les auteurs à pouvoir se targuer de procurer à *coup sûr* pareil sentiment chez leurs lecteurs, l'assurance d'être happé dans l'instant pour n'émerger que cent ou deux cents pages plus loin... S'attacher à décrypter semblable magie a quelque chose d'illusoire — si les arcanes mécaniques de l'écriture peuvent s'apprendre, le talent échappe à toute rationalisation. Mais on peut néanmoins s'essayer à pointer quelques composants essentiels en guise de préambule. Plus qu'à un genre — le fantastique —, l'œuvre de King s'intéresse à un état d'esprit — l'horreur. En cela, il s'inscrit dans la continuité directe d'un Lovecraft qui, déjà, transcendait les frontières des champs littéraires au profit du sentiment de terreur. Premier point. Autre trait saillant : la place de l'enfant. Pas l'adolescent, non — l'enfant. Et la capacité hors normes de King à écrire « à hauteur d'homme », de gamin surtout, donc, un talent prodigieux d'évidences qui atteint son climax dans les quelque 1300 pages de **Ça**. (« *Ma production est simple, guère littéraire, et quelquefois carrément maladroite [...] l'équivalent littéraire d'un Big Mac et d'une grande frite chez MacDonald* », confie notre auteur dans sa postface au chef-d'œuvre que constitue le recueil **Différentes saisons** — quelle blague !). « Amusez-vous bien », nous dit Stephen King. C'est là enfin, je crois, dans cet « amusez-vous bien », qu'il nous faut chercher l'une des autres clés centrales de son stupéfiant succès, cette constante préoccupation de toujours distraire le lecteur, de l'*amuser* — la bien noble ambition que voilà, ambition que d'aucuns, nombreux, gagneraient à méditer. Et la magie d'opérer... jusqu'à accoucher du plus considérable phénomène littéraire des quarante dernières années. Certains disent de King qu'il est le romancier le plus lu au monde. Une affirmation impossible à vérifier, mais il ne fait pas de doute qu'il est l'un des plus lus. Il est aussi le plus mis en images : la liste des textes de King, romans et nouvelles, ayant fait l'objet d'une ou plusieurs adaptations, en courts ou en longs-métrages, pour le cinéma ou la télévision, est rien moins qu'effarante — près de quatre-vingts longs-métrages, cinéma et télé, nous dit le site Allociné ! Sans même parler des films en cours de production : *IT/Ça* par Andrés Muschietti (deux films sont annoncés) ; *La Tour Sombre*, sous la houlette du Danois Nikolaj Arcel, pour le compte de Sony Pictures ; une nouvelle adaptation de *Cujo*, sous les caméras de Lang Elliott (déjà producteur de la version de 1983) ; celle de *22/11/63*, d'après le roman éponyme, prévue en neuf épisodes d'une heure pour le site de streaming Hulu (avec James Franco dans le rôle principal) ; ou encore *Cell* (d'après le roman **Cellulaire**, en VF), avec Samuel L. Jackson et John Cusack. C'est juste énorme ! King est devenu l'icône culturelle majeure des littératures de genre, une figure sans égale, la littérature populaire faite chair. Il est partout, à Broadway avec Bruce Willis en Paul Sheldon dans la pièce tirée de **Misery**, en tant qu'acteur cumulant

# Isirotib3

---

les caméos et petits rôles dans les films tirés de ses propres œuvres (une quinzaine d'apparitions), mais pas uniquement (ainsi, dans l'épisode 3 de la saison 3 de la série *Sons of Anarchy*, où il incarne un nettoyeur nommé... Bachman), en qualité de scénariste de l'adaptation de ses propres œuvres, mais là encore, pas que (l'épisode 10 de la saison 5 d'*X-Files*, et surtout *Kingdom Hospital*, d'après la série de *Lars von Trier* : il en a écrit la majorité des treize épisodes, dont un marquant son unique collaboration avec sa femme Tabitha), producteur (une dizaine d'adaptations de ses romans, en longs-métrages ou en séries télé), réalisateur (le très oubliable *Maximum Overdrive*, avec Emilio Estevez). King est l'image même de la *success story* à l'américaine, l'enfant pauvre devenu millionnaire à l'orée de sa carrière ou presque, adapté par les plus grands dès ses débuts (de Palma, Kubrick...). De la magie, on vous dit, qui n'a pas fini de transformer l'encre en or. Et dont, en parfait scénario, il paiera le prix fort, celui de l'addiction sévère (alcool, cocaïne), et son nécessaire sevrage difficile. La rédemption, en somme (on est en Amérique, après tout, difficile d'ailleurs de faire œuvre plus américano-centrée que celle de King, ce qui ne l'empêche pas de parler au monde entier — magie toujours), avec comme point final un accident de voiture qui manquera de lui coûter la vie. Enfin, King aura longtemps été, et comme une évidence, la figure de proue des genres fantastique et horrifique (il l'est encore, à vrai dire, même s'il dépasse de beaucoup ce statut), non seulement aux Etats-Unis, mais dans le monde entier, une fabuleuse courroie d'entraînement, au point que l'évolution du genre dans son ensemble paraîtra un temps suivre celle de King elle-même, le premier s'effondrant quand la production du second s'orienta vers une horreur plus « mainstream », moins fantastique (où sont passées les œuvres de Tim Lebbon, Christopher Golden, F. Paul Wilson, Ramsey Campbell ?). A ce titre, l'avenir nous dira si le retour du maître à un romanesque plus « cœur de cible » (**Revival**) redore le blason d'un genre horrifique totalement sinistré outre-Atlantique, et qui tient clairement par chez nous du champ de ruines (plus aucune collection dédiée, ou presque, une production réduite à rien ou quasi, n'étaient une poignée de blockbusters, et portée à bout de bras par de rares micro-éditeurs pas ou peu diffusés — une misère)... « Amusez-vous », nous dit l'auteur du **Fléau**. C'est ce que nous faisons à longueur de *Bifrost* ; ce que nous avons bien sûr fait avec celui-ci. S'amuser à se foutre la trouille — parce que s'attaquer à Stephen King, ça vous colle comme un semblant de vertige velu. Et peut-être à vous la flanquer un peu à vous aussi, la trouille. Après tout, y a pas de raison qu'on soit les seuls à s'amuser...



---

Olivier Girard

Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **L'Été de l'infini**, énorme recueil carrière de Christopher Priest (des récits inédits, deux entretiens, un essai, du paratexte comme s'il en pleuvait !)

publié dans la collection de référence «Kvasar» des éditions du Béliar'...



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°81 ; je reçois gratos **L'Été de l'infini**, un livre qu'il est très beau, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°81, je reçois gratos **L'Été de l'infini** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



.....  
 Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

**Le Béliar'**

**50 rue du Clos**

**77670 SAINT MAMMES, FRANCE**

.....  
 Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)

\* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°81, le 25 janvier 2016.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

# Interstyles



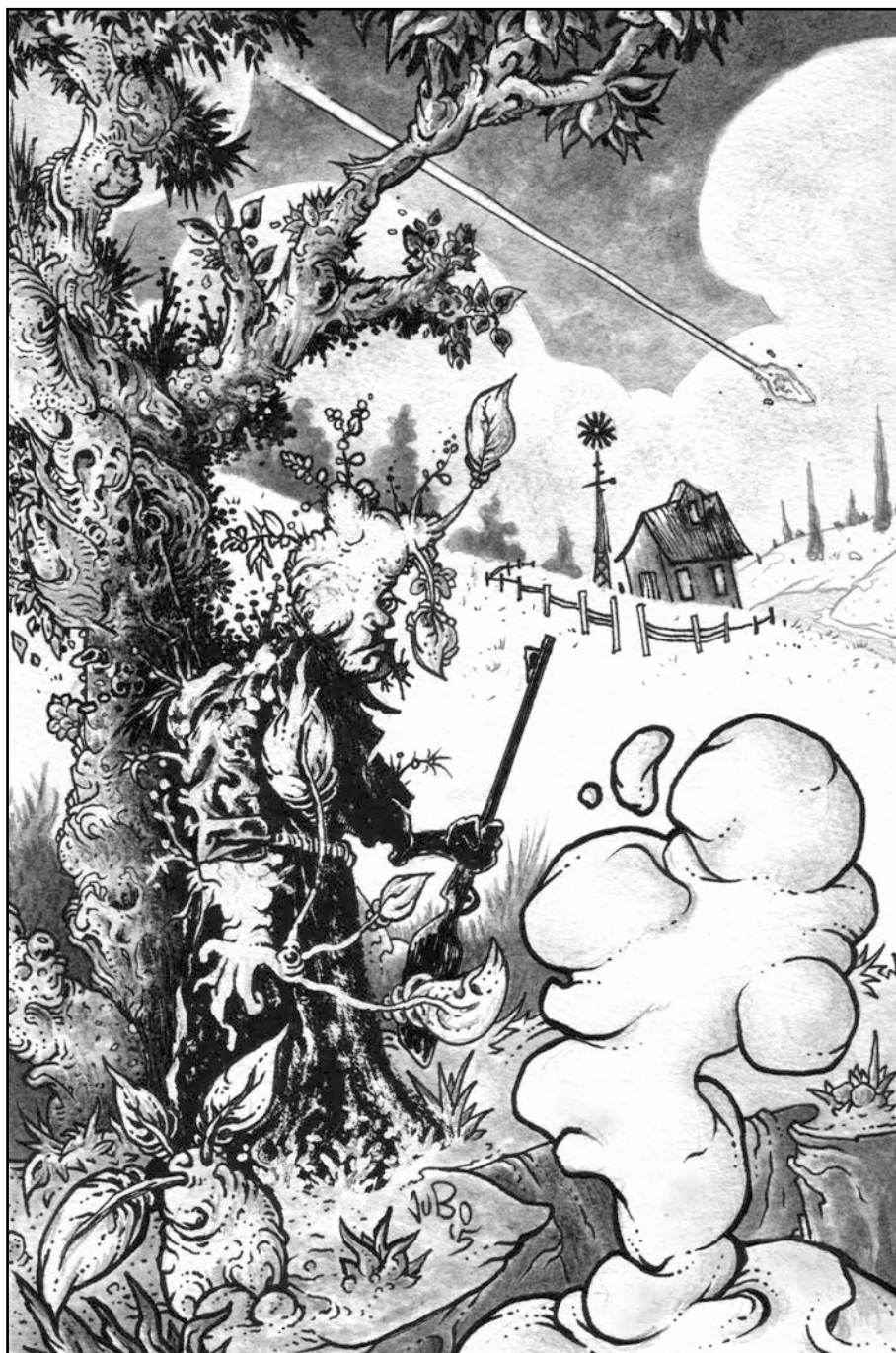
*Ken Liu  
Stephen King  
Alyssa Wong*

.....

# Stephen KING

**P**our tout dire, nous avons longtemps tourné autour de l'idée d'un dossier consacré à Stephen King, sans oser franchir le pas... Un tel phénomène littéraire, une œuvre monstre au poids culturel et commercial sans équivalent, voilà qui avait de quoi inquiéter — et puis, la défunte revue Ténèbres avait, en 2001, produit un volume en tout point remarquable... Sauf que ne pas nous frotter au King dans une revue comme Bifrost nous semblait impensable, que 2001, ce n'est pas hier — en quinze ans, King a repris et achevé « **La Tour Sombre** », cycle qui constitue peut-être bien son grand œuvre, publié un roman par année environ et quatre recueils inédits —, et qu'un sujet comme celui qui nous occupe, bien malin (ou très con) celui qui prétendra l'avoir épuisé. Restait la question des nouvelles. Or, dénicher des nouvelles de Stephen King inédites n'est pas une mince affaire, surtout quand un nouveau recueil du maître est attendu (**The Bazaar of Bad Dreams**, annoncé aux USA pour le 3 novembre prochain), recueil qui, par définition, ratisse les textes récents disponibles. Quant à rééditer un classique, ça n'a à vrai dire pas grand sens puisque l'ensemble du corpus, énorme, est disponible en français et régulièrement réédité. Bref, il nous a fallu chercher. Et quand on cherche, à Bifrost, généralement, on trouve — enfin, surtout quand c'est Pierre-Paul qui s'y colle... Le texte que nous vous proposons donc ici est une rareté. Un événement — un King inédit ! —, doublé d'une curiosité. Initialement publié en 1976 — **Carrie** était paru deux ans plus tôt, **Salem** tout juste un an —, « Mauvaise herbe » finira adapté en 1982 par un certain... George Romero, dans le cultissime (et très vieilli) Creepshow, film bâti autour de cinq sketches horribles hommage aux productions d'EC Comics. Le présent récit (qui sera d'ailleurs adapté en BD par Berni Wrightson, histoire de boucler la boucle), constitue le second segment du long-métrage. Pour la petite histoire, et afin de pimenter votre lecture, gardez à l'esprit que le personnage central du récit, le pauvre Jordy Verrill, paysan du New Hampshire bas du front, est interprété dans le film de Romero par Stephen King lui-même (pour un aperçu, rendez-vous page 120) !

# *Mauvaise herbe*





JORDY VERRILL ÉTAIT SEUL sur sa propriété bordant Bluebird Creek quand la météorite traça son sillage de feu à basse altitude et s'enfouit dans la rive orientale du ruisseau. Le ciel du soir, lumineux vers l'ouest, violet au-dessus de sa tête, noircissait à l'est où luisait le cierge magique de Vénus. On était le 4 juillet ; Jordy comptait aller en ville admirer le vrai feu d'artifice lorsqu'il aurait fini sa dernière parcelle d'érables à sucre, qu'il s'occupait d'entailler et de panser.

Mais même les gros soleils allumés en fin de spectacle ne valaient guère le bolide au corps brillant qui avait fendu la voûte céleste d'un crachotement rouge terne. Quand l'objet s'écrasa, Jordy ressentit l'impact sous ses pieds. Aussi sec, il partit à fond de train vers le Bluebird. Il avait compris de quoi il retournait avant que l'éclair blanc jaillisse derrière la butte : un météore, un vrai de vrai, pour lequel des gars de la fac risquaient de payer un paquet.

Il s'arrêta au sommet. Derrière lui, sa maisonnette et ses deux dépendances ; devant, le cours sinueux du ruisseau, rougi par le couchant. Près de la rive marécageuse au sol meuble dont profitaient les mouchérons comme les roseaux, un cratère d'un mètre de diamètre s'était creusé, projetant des geysers de terre alentour. La pente herbeuse brûlait.

Faisant volte-face, Jordy fila dans sa cabane récupérer un seau et un vieux balai. Dehors, un robinet saillait de la paroi au bout d'un tuyau rouillé. Le sol en-dessous était le seul coin où la végétation poussait dans sa cour aride, jonchée de pièces mécaniques.

Il remplit le seau et courut au ruisseau en se félicitant du calme de cette soirée. Sinon, il aurait pu avoir un problème, se retrouver forcé d'appeler les pompiers, mais la chance lui souriait. Faute de vent, l'incendie se propageait sans hâte ; il s'éloignait du cratère en demi-cercle, dessinant un croissant noir sur la rive verdoyante.

Avec une belle économie de moyens — il avait déjà lutté contre des feux d'herbe —, Jordy trempa son balai dans le seau et alla battre les flammes. Il attaqua tour à tour les deux extrémités du croissant, réduisant le front d'incendie à six mètres, puis à trois, et enfin à rien. Le souffle court, la suie dessinant une barbe de trois jours sur ses joues creuses, il se tourna et vit quatre ou cinq anneaux incandescents allumés par des étincelles. L'un après l'autre, il les étouffa avec son balai mouillé.

Maintenant, au tour du météore. Jordy descendit la pente, ses bottes de cuir soulevant de petits nuages de cendres, pour s'accroupir sur la



lèvre du cratère. Oui, l'objet reposait bien au fond. Gros comme un ballon de volley, il brillait de l'éclat rouge blanc du fer en fusion. Le fermier remercia sa bonne étoile d'avoir dirigé le bolide vers ce terrain humide au lieu de le planter dans son pré de fauche.

Du bout de sa botte, il toucha la sphère de pierre ourlée d'arêtes par la fusion due au trajet qui l'avait menée des confins de l'univers jusque sur la ferme Verrill, dans le New Hampshire, en ce 4 juillet.

Il reprit son seau pour arroser le météore du fond d'eau restant. Un sifflement inquiétant retentit, tandis qu'une nuée de vapeur s'élevait. Lorsque celle-ci se dissipa et qu'il vit le résultat, il en lâcha son récipient et se claqua le front.

« Encore gagné, sombre idiot ! »

L'objet, divisé en deux, exhibait ses entrailles.

Jordy se pencha. Un matériau blanchâtre avait ruisselé de la cavité en son cœur, des paillettes qui ressemblaient à des flocons d'avoine Quaker.

« Par ma barbe », marmonna le fermier. Il s'agenouilla et enfonça ses doigts dans le machin blanc. « Ouille-*aië* ! »

Il retira sa main et, les larmes aux yeux, suçota le bout de ses doigts. Aussi sûr que la merde pousse sous des toilettes extérieures, il allait écoper d'une guirlande d'ampoules.

Le tonnerre roula dans son dos. Il se releva d'un bond, scruta le ciel, éperdu, puis se détendit. Ce n'étaient que les fusées qui lançaient le feu d'artifice. Il se baissa de nouveau, sans prendre garde aux étoiles émeraude qui éclataient dans le ciel. Il avait son propre spectacle à considérer.

Jordy n'était pas bien futé. Son visage évoquait une patate et ses mains trapues avaient autant de chances d'arracher les carottes que les herbes qui s'y mêlaient. Il tâchait de s'en sortir. Il réparait des voitures, il vendait du bois et, l'hiver, il livrait des sapins de Noël à Boston. Mener des réflexions lui posait problème — il chopait la migraine, parce qu'il avait un fusible de fondu, et s'il s'obstinait, l'envie le prenait de faire la sieste ou de s'astiquer le poireau.

D'une manière générale, ses réflexions se divisaient en trois types — la vie de tous les jours, comme le menu du dîner ; le boulot, comme la possibilité de lever un moteur avec son vieux palan ; et les Gros Pépins, comme la probabilité que la mort de toutes ses vaches persuade M. Warren, le banquier, de prolonger son prêt, ou les factures à payer en fin de mois, ou ce qu'il allait faire de ce météore.

La meilleure façon de commencer, décida-t-il, c'était par des photos. Il regagna la maison, attrapa son Kodak, revint au ruisseau et prit, au flash, deux clichés de l'objet, cassé tel un œuf dont s'écoulerait un filet



de flocons d'avoine au lieu du jaune, et toujours trop brûlant pour qu'on le touche.

Aucun problème. Il allait le laisser là. S'il le portait à la fac dans un sac, on lui dirait peut-être : *Jordy Verrill, vise un peu ce que tu as foutu, pauvre crétin. Tu l'as ramassé et bousillé.* Oui, le laisser là, ça ferait l'affaire. Ce bolide avait atterri sur ses terres. Si ces profs essayaient de le lui piquer, il leur lâcherait le shérif aux fesses. S'ils voulaient l'emporter, le photographe, le mesurer et le donner à bouffer par petits bouts à leurs cochons d'Inde, il faudrait qu'ils le payent, lui.

« Vingt-cinq dollars ou pas de météore ! » dit-il tout haut. Il se dressa de toute sa taille, tendit l'oreille, bomba le torse. « Vous m'avez bien entendu ! Vingt-cinq dollars ! Rubis sur l'ongle ! »

D'énormes coups de tonnerre retentirent.

Il pivota sur ses talons. Dans le ciel du village naissaient de vives lueurs, chacune accompagnée d'un bruit de canon qui se répercutait parmi les collines et suivie d'une fontaine de couleurs iridescentes : le final du feu d'artifice et la toute première fois en plus de quinze ans qu'il ne l'admirait pas du terrain communal, un hot-dog dans une main et un cône de sucre filé dans l'autre.

« Tant pis ! cria Jordy au firmament. J'ai le plus gros feu d'artifice jamais vu à Cleaves Mills ! Et *sur mes terres !* »

Revenu dans sa maisonnette, il se disposait à aller en ville quand il se rappela que le drugstore serait fermé en ce jour de fête nationale — il ne risquait pas d'y laisser sa pellicule à développer avant demain. Ce soir, apparemment, tout ce qu'il pouvait faire, c'était se coucher. Cette idée l'agaça. Il semblait bien que sa chance refusait de tourner. Les dieux du hasard s'étaient amusés à l'empoigner par le col de sa chemise pour lui montrer vingt-cinq dollars, puis à le laisser retomber le cul par terre. Le sort des Verrill, il n'en existait qu'un genre : le mauvais. Il en allait ainsi depuis toujours. Pourquoi tabler sur un changement ? Mieux valait retourner dehors pour regarder son bolide, même s'il s'attendait plus ou moins à ce que l'objet ait disparu entre-temps.

Si le météore était toujours là, la chaleur semblait avoir changé le matériau floconneux en fluide baveux évoquant de la pâte de farine additionnée de trop d'eau. Ce liquide s'infiltrait dans le sol et devait être chaud, lui aussi, car de la vapeur s'élevait en oriflammes du croissant de terre brûlée sur la rive du ruisseau.

Jordy décida de rapporter chez lui les deux moitiés, puis se ravisa de nouveau. Il tâcha de se justifier à ses propres yeux : il craignait de les fragmenter davantage, empoté qu'il était ; le bolide encore ardent risquait



de le rester, de forer un trou dans le récipient qu'il utiliserait pour le trimballer et de fiche le feu à la baraque pendant son sommeil. En vérité, l'objet le dégoûtait — pas moyen de savoir d'où venait cette saloperie, ni ce que sa merde blanche pouvait être.

Il cilla en ôtant ses bottes pour se mettre au lit : ses doigts, couverts d'ampoules comme il s'y attendait, lui faisaient un mal de chien. Ma foi, il n'allait pas en rester là, point final.

Au matin, il porterait ses photos à développer, puis il se creuserait le ciboulot pour trouver qui connaissait quelqu'un à la fac. M. Warren ? Il lui devait sept cents dollars ; pour se rembourser, le banquier lui piquerait tout ce qu'il tirerait de la météorite. Une autre personne, alors. Il verrait ça demain.

Il déboutonna sa chemise (de la main gauche, car l'autre le tuait) puis la suspendit. Il retira son pantalon, ainsi que les sous-vêtements longs qu'il portait en toute saison, et passa dans la salle de bains où il sortit de l'armoire à pharmacie sa lotion hydratante Corn Huskers. Il étala sur les doigts de sa main droite, tout hérissés d'ampoules, une petite quantité du fluide couleur perle, éteignit les lumières et alla se coucher. Longtemps Jordy se tourna et se retourna. Il trouva enfin un sommeil léger, fragile.

Il se réveilla dès l'aube — barbouillé, fiévreux, avec une migraine lancinante, la gorge plus sèche qu'un vieux copeau de bois. Ses yeux s'obscurcissaient à voir double.

« Putain de dieu », marmonna-t-il, balançant ses jambes et posant les pieds par terre. Il avait dû choper la grippe. Par chance, il disposait d'une réserve de Vicks et de Bacardi. Il se passerait le baume sur la poitrine, s'enroulerait un torchon autour du cou, se blottirait sur le canapé pour mater la télé et boirait du rhum. A force de suer, il éliminerait la maladie.

« Ça fera l'affaire, dit-il. Ça fera... »

Il avisa ses doigts.

Poursuivre la lecture de ce  
Bifrost 80

# This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'  
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France  
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02  
email : [revuebifrost@gmail.com](mailto:revuebifrost@gmail.com)

site : [www.revue-bifrost.fr](http://www.revue-bifrost.fr) – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

## Ont collaboré à ce numéro :

*Jean-Pierre Andrevon, Etienne Barillier, Bertrand Bonnet, Marc Boulay, Eva Boussard, Jean-Daniel Brèque, Pierre Charrel, Anne Chauvel, Thomas Day, Rémi Decourt, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Mélanie Fazi, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Muriel Georges, Olivier Girard, Eric Jentile, Olivier Jubo, Stephen King, Olivier Legendre, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Ken Liu, Xavier Mauméjean, Bruno Para, Erwann Perchoc, Eric Scala, Alain Sprauel, J.-Sébastien Steyer, Cid Vicious, Robert Charles Wilson, Alyssa Wong.*

## Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

## Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

## Remerciements :

*D'abord à Gilles Dumay, à l'origine du dossier King, et qui a méchamment poussé à la roue pour qu'on le fasse (on en a chié comme prévu, merci bien !) ; à Pierre-Paul Durastanti, bien sûr, une autre des têtes pensantes de Bifrost (y en a pas des masses, on a vite fait le tour), qui s'est lui aussi beaucoup employé sur ce dossier (articles, traductions et relectures) ; à Michel Pagel, pour l'assistance bibliographique et la photocopieuse ; à Mélanie Fazi, pour l'implication ; à Eric Scala, pour la super couverture ; à Stephen King, pour le dîner en tête à tête (trop sympa, Stephen !) ; à Robert Charles Wilson, qui a dit oui ; à Audrey Petit, pour nous avoir envoyé tous (!) les livres de King disponibles au Livre de Poche ; un coucou à Rachel, enfin, qui devrait rejoindre l'équipe, et aussi à Pierre qui, lui, vient juste de la rejoindre ; et à tout ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par la nouvelle cafetière toute jolite du bureau...*

Dépôt légal : octobre 2015

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-77-3

*Bifrost* est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (enfin... avec 30% de moins cette année..).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.  
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.  
(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

*Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.*

Quiconque lit la présente ligne sait que David Cameron a mis ses couilles dans la gueule d'un cochon mort (et faites pas les étonnés !)..

